



Entretien

Pour le réconfort des jeunes filles

Compagnie Tous Croient Toujours

Par un mardi ensoleillé, nous avons rencontré autour d'un café, Louise de Bastier, autrice et metteuse en scène, et Matteo Renouf, collaborateur artistique et acteur, qui nous ont parlé de leur projet, Pour le réconfort des jeunes filles. En reprenant les mécanismes du conte, ils nous proposent de questionner nos manières d'aimer et la violence au féminin, tout en nous plongeant dans un univers onirique et inquiétant.

« Je voulais repenser l'archétype de la princesse, en montrant qu'il est possible d'être amoureuse et, en même temps, capable de couper la tête de ton amoureux. »

Louise de Bastier

Pour le réconfort des jeunes filles est une pièce résultant d'une réécriture d'un conte de la Renaissance italienne par le Boccace. Pourquoi avoir choisi ce genre littéraire et pourquoi avoir voulu en préserver les mécanismes dans la pièce ?

Louise : Il y a eu deux points de départ à ce projet. J'ai tout d'abord été frappée par ce personnage féminin assez puissant pour couper cette tête. Pourtant, elle entrait en contraste avec la nouvelle du Boccace qui avait concentré l'histoire sur les trois frères. Ensuite, c'est la lecture de la conclusion du *Décameron* qui m'a interpellée, avec cette formule « *pour le réconfort des jeunes filles* », qui a donné le titre du projet. C'est une manière brutale de dire les choses tout en donnant une idée très précise de ce qu'on pouvait attendre des femmes à cette époque. De tout cela, est venu le désir d'écrire la pièce.

Je me suis rendu compte à quel point les contes avaient une visée pédagogique, voire morale. Cela s'accompagne de fait d'une visée un peu oppressante, parce que les contes permettaient de garder les jeunes filles dans des cases, bien sages. Je ne voulais pas proposer une réécriture qui effacerait les mécanismes propres au conte. Au contraire, cette réécriture devait les accentuer encore plus. Je voulais qu'ils deviennent ceux du système dans lequel vit Lisabetta.

On distingue dans la pièce des problématiques sociales insérées en filigrane. Prenons l'exemple de Lisabetta, la petite reine : elle est tout de même capable de décapiter le cadavre de son amoureux. Quelle est votre interprétation de cet acte, de cette violence féminine, doit-on y voir un message sous-jacent ?

Louise : C'était quelque chose qui était déjà présent depuis le début, depuis le premier projet que j'ai créé : *Les Femmes de notre famille*, qui traitait d'une famille de trois femmes. J'ai l'impression qu'en tant que femme, autrice et metteuse en scène, j'avais besoin d'écrire en présentant des personnages de femmes qui m'interpellaient.

Pour Lisabetta, je voulais repenser l'archétype de la princesse, en montrant qu'il est possible d'être amoureuse et en même temps, capable de couper la tête de son amoureux. Le conte permet cet aller-retour entre le merveilleux et l'horreur, et de parler de la condition féminine dans la vraie vie. En tant que femme, on nous pousse à une intensité du sentiment, on grandit avec cette idée selon laquelle il faut être amoureuse à tout prix, que c'est là où se trouve le bonheur. En même temps, avec ces idées d'intensité et de bonheur, il y a une grande violence sous-jacente quand nous réalisons que nous n'avons qu'une seule alternative.

Matteo : Il s'agit aussi de voir que cette violence peut être justifiée, voire même nécessaire.

Comment cette part de violence permet alors de déterminer le rôle des autres femmes dans la pièce ?

Louise : La violence est interne à la société : il me tenait à cœur de montrer la violence dans le monde dans lequel on vit. Finalement, cette violence réside plus dans les personnages de la nourrice et des servantes, même si elle est moins explicite. Ces femmes sont comme le miroir inversé de la vie de Lisabetta, la petite reine, où tout se passe bien, où tout est écrit et fait pour elle qui est narratrice de sa propre histoire. À l'inverse, ces femmes souffrent physiquement et moralement d'une oppression certaine. Nous cherchons ce trouble entre des mondes sociaux qui viennent s'affronter et ces personnages permettent de créer ce lien. La pièce permet de voir comment le meurtre de Lorenzo influe sur ces femmes et leurs parcours.

De fait, nous pouvons également retrouver en sous-texte de l'histoire des oppositions entre groupes sociaux : cette figure de la reine, de l'ouvrier, mais aussi celles de servantes et de la nourrice. Quels enjeux ces rôles sociaux permettent-ils de soulever ?

Matteo : Oui, ce sont des figures qui sont parlantes : sans forcément mettre l'accent sur l'idée de lutte des classes, la différence de classe entre Lisabetta et Lorenzo est un lieu commun. Cela nous permet de rentrer dans le schéma du conte, sans qu'il soit nécessaire d'aller dans cette idée de lutte des classes.

Louise : C'était aussi une manière de raconter plusieurs façons d'être une femme dans cet univers. Je n'avais pas envie que Lisabetta soit le seul exemple : ce n'est pas vrai dans la vie. Je voulais montrer que, dans ce monde, il y a également des femmes qui sont faites pour l'amour et d'autres dont on considère que non. J'avais envie que ces deux pendents soient présents. C'est montrer que les deux peuvent exister et que la société peut autant amener à être amoureuse que contraindre le corps à ne jamais l'être. Nous nous sommes focalisés sur la figure de l'amoureuse, et, ce faisant, cela a aussi amené la réflexion à ces femmes qui n'ont pas le droit de l'être. C'est ici qu'existe la lutte des classes, c'est au sein de cette question de l'amoureuse : j'avais envie d'écrire un système, et c'est à mon sens l'endroit le plus politique de la pièce. Lisabetta reproduit un système qui existe dans l'univers du conte et qui existe également dans notre société. Un système qui oppresse les femmes de la même manière qu'elles sont opprimées dans cette pièce, que ce soit Lisabetta, la nourrice ou les servantes.

La pièce se clôt sur le refus de Lisabetta de retomber amoureuse, ce qui entraîne l'effondrement de son univers. Ne subsistent que les trois femmes, la nourrice et les servantes. Qu'est-ce que cet effondrement vient raconter sur la figure de l'amoureuse et le fonctionnement plus général du système que vous avez créé ?

Louise : Je voulais présenter un personnage qui soit complètement amoureux, développer cette figure en essayant de la libérer des archétypes et des oppressions qui lui sont associés. Pour ce personnage, sa vie, c'était son amour. C'est fort et ce n'est pas dévalorisant pour la femme. Elle comprend qu'on va la forcer à avoir un nouvel amoureux, et qu'elle ne pourra jamais le désirer. Elle aurait voulu vivre seule avec son basilic, son amoureux, pour le reste de sa vie. Elle comprend que ce n'est pas possible, et c'est à ce moment qu'elle décide de détruire cette chose qui l'empêche d'être l'amoureuse qu'elle aimerait être. C'est pour cela qu'il y a cet effondrement, finalement très intime, de Lisabetta. Elle ne le fait pas de manière politique, en se disant qu'elle va libérer les femmes qui travaillent pour elle. Elle le fait de manière personnelle, elle veut détruire le système et il se trouve que cet effondrement libère les femmes. Il est une manière de permettre à l'autre monde d'exister.

Matteo : Ce n'est pas Lisabetta le plus important. Quand elle disparaît, ce n'est pas la fin, il y a des choses qui continuent. Nous aimons bien l'idée qu'il y existe un tout un autre aspect avec ces femmes qui vivent. Cela complexifie encore plus les choses parce que cela ne donne pas de résolution.

En termes de scénographie, il y a des éléments qui sont très simples mais qui forment un grand tout très symbolique comme le lit, le basilic, le décor avec les arbres. Quelle symbolique voulez-vous installer ?

Louise : Nous aimons bien travailler avec les matières, l'aspect plastique de la scénographie. L'idée est de créer nos propres objets, et cela va avec la pensée de former ce monde de toutes pièces et de se projeter dans un ailleurs, mais un ailleurs qui ne possède pas de référence. Nos objets ne sont pas totalement reconnaissables. Il y a toujours quelque chose qui nous manque, qui nous trouble, c'est cela qui nous intéresse dans le théâtre qu'on essaye de faire. Je suis très marquée par cette idée d'inquiétante étrangeté, de proche lointain, ces aller-retours.

Matteo : Ce rapport aux objets est aussi très lié au genre du conte finalement. Dans les contes, les objets ont une charge symbolique forte ou une importance précise à ce moment. S'ils étaient plus nombreux, cela nous perdrait dans un monde qui ne serait pas essentiel. Cette essentialité passe aussi par la création d'un univers sonore à partir de la matière.

Qu'en est-il du jeu des acteurs ?

Louise : Nous essayons qu'il y ait un corps pour chaque personnage. Nous n'allons pas forcément chercher du naturalisme. Nous recherchons le corps qui fait sens avec le personnage. Nous avons beaucoup travaillé en nous guidant avec des animaux. Pour Lorenzo, nous avons travaillé avec la figure du tatou parce que nous avons en tête l'image de l'animal rentré dans sa carapace. Cela nous permet d'aller chercher des corps qui, justement, ne font pas référence à des corps donnés, on les invente de toute pièce en même temps que le monde dans lequel ils évoluent.

Comment envisagez-vous la réception de ces réflexions sur le spectateur ? Sera-t-il amené à se questionner, se reconnaître dans la pièce ?

Louise : Cette question du trouble dont je parlais plus tôt est ce qui nous intéresse d'aller chercher chez le spectateur. C'est cela qui nous touche au théâtre : nous sommes touchés quand des choses viennent troubler notre perception. De fait, nous avons été très inspirés par l'imaginaire de Dario Argento, réalisateur italien et pionnier du *giallo* au cinéma.

Matteo : Le conte nous intéresse car il nous oblige à garder une cohérence de forme, d'esthétique, pour rester dans les codes. Il y a quelque chose d'incarné, de très formel, ce qui peut en laisser certains de côté. Parfois, l'image est dénuée de toute logique, de toute rationalité et va juste devenir image parce qu'elle questionne, elle est symbolique. C'est pour cela que la mise en scène a des traits très esthétiques. Les corps sont placés, formés, pour essayer de toucher cette étrangeté.

Louise : C'est justement laisser une place immense au spectateur. J'ai toujours été fascinée par les œuvres qui ne te donnent pas toutes les clés de compréhension. Quand les spectateurs viendront voir la pièce, il y aura des codes, des symboles, des signes, auxquels ils n'auront pas accès. Mais, de fait, ils peuvent créer leur propre imaginaire et mener leur propre enquête. C'est ce rapport que nous essayons de créer, en pensant un spectacle qui soit un peu comme une énigme. Le spectateur doit faire son propre chemin et essayer de connecter des choses entre elles s'il a envie de les connecter, mais nous ne donnons pas forcément une explication à tout parce que tout l'intérêt est là.

Propos recueillis par Fanny Brière et Sarah Grosso, étudiantes en Master 1 MCEI
(Médiation Culturelle et Interculturelle)